

Bulletin d'histoire politique

Chronique du mouvement ouvrier politique

Bernard Dansereau



Volume 10, numéro 2, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060525ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060525ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dansereau, B. (2002). Compte rendu de [Chronique du mouvement ouvrier politique]. *Bulletin d'histoire politique*, 10(2), 85–89.
<https://doi.org/10.7202/1060525ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Chronique du mouvement ouvrier politique

BERNARD DANSEREAU
Historien

Leroux, Éric, *Gustave Francq. Figure marquante du syndicalisme et précurseur de la FTQ*, Montréal, VLB Éditeur, 2001, 375 p.

Leroux, Éric, *La pensée de Gustave Francq, syndicaliste et réformateur social. Textes choisis (1905-1948)*, Montréal, RCHTQ, Collection Études et documents, no. 13, 2001, 166 p.

Natif de Bruxelles, Gustave Francq émigre tôt au Québec et devient un des porte-étendard les plus structurés des revendications des travailleurs et des travailleuses syndiqués. Il va consacrer toute sa carrière à l'amélioration des conditions de vie de la classe ouvrière.

Son biographe, Éric Leroux, a passé plusieurs années à scruter un des personnages parmi les plus fascinants mais aussi des plus intrigants du mouvement ouvrier québécois. Pour en faire sa thèse de doctorat, Leroux a recherché les traces de ce personnage dans les bibliothèques, dans les fonds d'archives, dans les souvenirs de militants. Il a notamment lu et analysé les milliers de textes publiés dans le *Monde ouvrier*, journal qu'il fonde dès 1916, qui deviendra celui de la Fédération provinciale des travailleurs du Québec (FPTQ) en 1941, et vit toujours sous les auspices de la FTQ.

De la lecture de cette biographie, il se dégage un personnage paradoxal. Selon Éric Leroux, Francq est un homme progressiste, en ce qui a trait à ses idées sociales. Dès le début du siècle, à l'encontre des syndicalistes catholiques, il milite pour des programmes étatiques d'assurance-chômage et d'assurance-maladie mais aussi pour l'instruction gratuite et obligatoire, ce

qui pour un catholique comme lui, devient une attitude presque provocatrice dans un Québec où l'Église catholique a encore son mot à dire.

Sur le plan syndical, Francq est beaucoup plus conservateur. Il adhère totalement, surtout avec la Première Guerre mondiale, au syndicalisme dominant en Amérique du Nord, celui de l'AFL, celui de Gompers. Francq privilégie donc les ouvriers de métiers, s'oppose farouchement aux syndicats industriels et, surtout, au principe de la grève générale véhiculé par les militants de la *One Big Union* au sortir du premier conflit mondial. Fidèle à ses convictions, il s'opposera à la fin des années trente au CIO. Durant toutes ces années, Francq occupe des postes privilégiés au sein des organisations syndicales montréalaises, québécoises et canadiennes.

L'ouvrage nous apprend aussi que Francq est très actif au Parti ouvrier entre 1906 et 1916, mais qu'après la Première Guerre mondiale, échaudé par la révolution russe et la révolte ouvrière de 1919 à Winnipeg, il se rapproche désormais des partis libéraux et se maintiendra toujours à l'écart de la social-démocratie même après l'avènement du CCF au début de la grande dépression.

Leroux nous brosse aussi un tableau des autres activités processionnelles de Francq. Homme d'affaires, puisqu'il possède et dirige sa propre imprimerie, fonctionnaire durant de nombreuses années, Gustave Francq est aussi un journaliste prolifique et demeure près de ce milieu pendant environ un demi siècle.

Grand défenseur de la langue française, un temps membre de la franc-maçonnerie, Francq demeure un personnage majeur de la première moitié du siècle dernier.

En complément à la biographie, Éric Leroux a préparé un recueil de documents. Ceux-ci proviennent en majorité du journal de Francq, *Le Monde Ouvrier*. Ils sont regroupés suivant les trois axes développés dans la biographie : l'action syndicale, l'action sociale et l'action politique. Ces textes comblent à la fois un vide criant relatif à l'histoire syndicale et sociale du Québec et nous permettent de saisir l'éventail des intérêts mais aussi les subtilités de sa pensée.

Michel Dreyfus, Bruno Groppo, Claudio Ingerflom, Roland Lew, Claude Pennetier, Bernard Pudal et Serge Wolikow (dir.), *Le siècle des communismes*, Paris, Les éditions de l'Atelier, 2000, 542 p.

José Gotovitch et Mikhaïl Narinski (dir.), *Komintern : l'histoire et les hommes. Dictionnaire biographique de l'Internationale communiste*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2001, 608 p.

Nous sommes ici en présence d'une somme considérable de travail. Depuis la chute du communisme, le monde contemporain n'est plus le même. D'ailleurs, l'historien britannique Eric Hobsbawm fait terminer le XX^e siècle avec cet événement. Mais, nous ne devons pas oublier qu'il a profondément marqué le siècle dernier et que sa compréhension est essentielle.

Toute étude de la réalité communiste ne peut se faire sans entrer dans une polémique. De ce point de vue, l'équipe qui a pris en charge *Le Siècle des communismes* est évidemment hostile à l'image du communisme réduite aux « crimes » et à la violence physique que tend à donner *Le Livre noir du communisme*, ouvrage dont la notoriété n'est plus à faire.

La démarche de ce livre est d'abord une démarche d'information et de mise à la disposition des lecteurs de toute une série de points de repères à la fois sur les travaux, sur la chronologie, sur les événements mais aussi sur un certain nombre de grandes questions thématiques. Les auteurs donnent les éléments qui permettent aux lecteurs d'analyser la réalité historique du communisme.

À l'inverse du *Livre noir du communisme*, *Le siècle des communismes* n'est pas construit autour d'une ou deux thèses idéologiques, où les faits historiques seraient simplement utilisés pour prouver cette thèse. Il s'agit ici d'une démarche qui donne les éléments du débat ou qui soulève une série de questions et de problèmes mais à partir d'une présentation à la fois synthétique et organisée des faits.

La manière d'étudier le communisme se veut donc large. Nous ne pouvons plus nous limiter à la seule comparaison avec le nazisme ou les variables fascistes. Il faut situer le communisme dans les grandes transformations du XX^e siècle, à la fois les transformations de l'État, le phénomène des guerres, des conflits mondiaux. Le communisme représente aussi l'émergence des masses populaires, paysannes et ouvrières sur la scène politique.

Un des thèmes qui structure le livre est une sorte de réflexion à la fois dans le temps et dans l'espace sur la comparaison des communismes, donc une pluralité des communismes : communisme au pouvoir dans certains états, communisme lié aux mouvements sociaux, communisme de l'entre-deux guerres et communisme de la fin du XX^e siècle. Le livre essaie de montrer à

quel point les organisations et la doctrine communistes ont connu une évolution à la fois complexe et diversifiée tout au long du XX^e siècle.

L'ouvrage prête également une grande attention à la façon dont s'est constituée la connaissance historique, sociologique et intellectuelle des communismes. Des approches de l'historiographie de l'URSS et des communismes occidentaux accompagnent des réflexions sur les usages du concept de « totalitarisme ». D'autre part, une importance particulière est attribuée aux acteurs et au culte des dirigeants. Les parcours proposés dans les différents espaces géographiques (URSS, Europe occidentale, Espagne, Amérique latine), les milieux professionnels, les genres, les catégories culturelles (les intellectuels), comme dans les groupes d'action (les syndicalistes, les combattants de Brigades internationales en Espagne), permettent de souligner la multiplicité des influences communistes et les rythmes divers de ses succès ou de ses échecs.

L'ouvrage n'est pas une défense des régimes communistes ou de leurs réalisations et responsabilités, il est plutôt une critique des études qui se limitent aux discours, souvent sans contextualisation ou à l'inventaire des victimes.

Le second ouvrage aborde la question du communisme à partir des militants du Komintern, nommé aussi III^e Internationale ou Internationale communiste. En fait, il ne s'agit pas ici d'un dictionnaire exhaustif de tous les militants du Komintern. Le choix est plus restreint. Il porte sur les militants de langue française ou ceux où la langue française a une place importante en Europe occidentale. Des biographies de militants russes ou venus de divers pays ont été insérées lorsque ceux-ci ont joué un rôle important dans la prise de décisions ou la transmission des informations et des orientations.

Pour réaliser cette œuvre, José Gotovitch et Mikhaïl Narinski, deux spécialistes de l'organisation communiste, se sont entouré de Michel Dreyfus, Claude Penner, Brigitte Studer, Henri Wehenkel et Serge Wolikow.

L'Internationale communiste a été de fait le pôle de référence de centaines de milliers de militants, dont le Parti communiste canadien fondé en 1921. L'histoire de cette organisation internationale, fondée à l'initiative des bolcheviks, est racontée ici à la manière du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, soit à partir de notices biographiques.

En introduction, Serge Wolikow brosse une fresque du Komintern. Dans la foulée de la réponse au *Livre noir du communisme*, il présente une analyse qui cherche à dépasser l'histoire officielle des staliniens, celle des trotskistes et l'écriture anticommuniste classique. Il examine plutôt comment se sont forgés les institutions, les multiples virages et la sélection des hommes.

L'Internationale communiste naît en 1919, alors que les bolcheviks sont au pouvoir depuis deux ans. Les révolutionnaires croient que les soulèvements

ouvriers qui secouent l'Allemagne, la Hongrie, l'Autriche après la guerre, annoncent un bouleversement global de la société européenne. Mais dès 1920, l'analyse se modifie. L'Internationale devient de plus en plus un instrument aux mains des dirigeants soviétiques, comme en témoigne l'installation du siège à Moscou au lieu de Berlin. Les préoccupations des soviétiques vont devenir les fondements de la stratégie et de la tactique de l'organisation. Tous les événements marquants de la vie soviétique auront des répercussions sur l'organisation.

Cependant, il faut y voir plus qu'une simple marionnette aux mains des dirigeants soviétiques. Par exemple, après 1933, après l'arrivée au pouvoir des nazis en Allemagne, dont les communistes doivent partager une partie des responsabilités, le VII^e Congrès du Komintern entérine la stratégie de front populaire. Wolikow explique que ce tournant est la résultante de forces contradictoires: l'intérêt à court terme de l'État soviétique; la disparition d'un pôle sectaire comme le Parti communiste allemand; la montée du Parti communiste français et de sa tactique d'unité de la gauche dans l'Internationale. L'histoire n'est pas simple, celle de l'Internationale communiste encore moins.